4e ANNÉE, N° 205 — MERCREDI, 19 DÉCEMBRE 1849.

ON S'ABONNE:

A CONSTANTINOPLE, au Bureau du Journal *A Galata*.
DANS LES VILLES DE L'ETRANGER, l'Agence des Paquebots français.
A MALTE, chez *M. G. Mair*, libraire.
A MARSEILLE, chez Mve veuve *Camelin et Cie*.
A LONDRES, chez *MM. James Cowie et Son*, Foreign Newspaper Office, 2, St Anne's Lane, general Post Office.

JOURNAL DE CONSTANTINOPLE

ECHO DE L'ORIENT.

PRIX DE L'ABONNEMENT

CONSTANTINOPLE..... un an, 8 colonat
" 6 mois, 4
PROVINCES ET ETRANGER un an, 9
" 6 mois, 5

PRIX DES ANNONCES:

La ligne..... 5 piastres ou 6 s.

Le Journal paraît les 1, 9, 11, 19, 21, 29 de chaque mois.

Les abonnements datent du 1er et du 16.

INTÉRIEUR.

CONSTANTINOPLE, 19 Décembre.

Il est deux choses d'une extrême importance pour les sociétés, quel que soit le degré de leur civilisation : la santé d'abord, la facilité de locomotion ensuite.

Par nature et destination, nous sommes tous condamnés au travail; c'est par le travail que nous vivons. Or, pour bien travailler, il faut bien se porter.

Mais comme un homme serait dans l'impossibilité absolue de se procurer par son propre travail tout ce qui lui est nécessaire en état de civilisation, il échange ses produits avec les produits de ses semblables; de là, la nécessité des relations entre les divers membres d'une société. Or, ces relations sont d'autant plus faciles, que les voies de communication sont en bon état.

Gouverner, c'est s'occuper des intérêts généraux de la société. En est-il de plus sérieux que ceux dont nous parlons? Il faut donc que les gouvernans prennent en considération les lois de l'hygiène publique.

La propreté des rues est une de ses lois, et elle ne peut exister que par un bon système de pavage. On aurait beau balayer les rues pour les maintenir propres; si elles sont mal pavées, elles seront toujours sales. En cet état, elles portent atteinte à la santé publique et gênent la circulation: double préjudice que les bonnes administrations ont toujours à cœur de faire disparaître.

Personne ne peut nier que les hommes qui dirigent actuellement les affaires de la Turquie, ne soient animés des meilleures intentions pour le bien public; Dieu merci, il n'en sont pas à faire leurs preuves. Aussi, est-ce toujours avec confiance que nous leur adressons nos très humbles réflexions sur les intérêts généraux ou particuliers du pays.

Le pavé de Constantinople est détestable; personne ne le nie.

Considéré dans sa durée, il est excessivement cher, c'est encore une vérité incontestable.

Et si nous ajoutons que, par suite de son état habituel, les rues de la capitale sont sales en toute saison et impraticables pendant plusieurs jours après une forte pluie, nous ne disons rien qui soit exagéré. L'hiver dure ici trois ou quatre mois. Si l'on comptait les jours ou les bourbiers des rues empêchent de sortir, on en trouverait probablement une trentaine. C'est beaucoup trop. La santé des habitans en est affectée, leurs relations aussi : d'où grand dommage pour le commerce des objets de luxe. A voir certaines rues, on dirait parfois une mer de boue, contre laquelle les balayeurs publics reconnaissent leur impuissance pendant plusieurs jours : ils attendent qu'en la désséchant, le soleil leur vienne en aide. Jusque là, les dames, quelque envie ou besoin qu'elles aient, ne quittent pas leurs salons.

Nous n'avons pas à prouver que le pavé de Constantinople est détestable : il n'y a qu'à ouvrir les yeux pour en être convaincu. A quoi cela tient-il? Au système que l'on emploie et à la forme qu'on donne à la surface des rues : ce que nous expliquerons tout à l'heure.

Puisque le pavé est mauvais, il faudrait au moins qu'il offrit une compensation par son prix de revient. Point; tant il est vrai qu'il n'y a de bon marché que les choses bien faites et de bonne qualité!

Le pavé est mauvais, venons-nous de dire. Comment ne le serait-il pas? Il consiste en une masse de pierres et cailloux de toutes grandeurs et placés tant bien que mal à côté les uns des autres sur un sol qui n'est nullement préparé et dont la forme est concave de manière à former une rigole au milieu pour l'écoulement des eaux pluviales : un peu de poussière dessous et dessus cette couche de pierres et cailloux, et tout est dit. De sorte qu'à la moindre pluie, les rues réparées sont aussi malpropres que celles non réparées.

Un pareil pavé, qui n'est ni battu ni égalisé par l'espèce de pilon à deux anses dont les paveurs se servent en Europe et que l'on nomme *hie* ou *demoiselle*, n'offre aucune consistance, et ne peut conséquemment résister long-temps aux frottements et aux chocs produits par le passage des hommes, des animaux et des voitures, d'autant plus que l'eau, qui est le plus grand ennemi des rues, pénètre facilement sous les matériaux, les soulève par son expansion, les désunit et les décompose en peu de jours. Le mode du pavage est tellement défectueux que, bien que la plupart des rues, par la conformation topographique de la ville, aient une pente très rapide, l'eau n'en pénètre pas moins sous le pavé pour y opérer l'action dont nous venons de parler; qu'est-ce donc dans les rues qui n'ont pas de pente ou qui en ont peu? Les eaux s'amassent dans les rigoles, s'y arrêtent avec la terre et les immondices qu'elles entraînent, et y forment, ainsi que nous l'avons déjà dit, d'immenses bourbiers qui interceptent les communications; le sol s'effondre en cent endroits divers, surtout là où se trouvent les conduits souterrains qui forment le beau système hydraulique de la ville; et de la sorte, s'il n'était impraticable dans certaines parties durant plusieurs jours, par ces fondrières il serait dangereux.

Donc nous pouvons dire que le pavage n'est nulle autre part aussi mal entendu qu'à Constantinople. Et cependant, hâtons-nous de le dire, ce n'est pas que cette partie de l'administration ne soit l'objet de la sollicitude du gouvernement. On nous a assuré que le pavé de la capitale, dans les rues les plus fréquentées, est refait à neuf une ou deux fois par an, et nous le croyons volontiers, car il ne se passe pas de jour où l'on ne voie les paveurs tantôt sur un point et tantôt sur un autre, ce qui fait que le pavage de Constantinople ressemble au travail de Sisyphe : à peine est-il terminé, qu'il faut le recommencer, et cela dure depuis de siècles. Si l'on calculait toutes les sommes qu'on a dépensées pour arriver à un aussi triste résultat, on serait effrayé du chiffre qu'on obtiendrait.

Si nous sommes bien informés, la superficie du terrain occupé par les rues de la capitale est d'environ 10,000,000 de pics carrés, et le prix du pic carré de pavé est de 5 piastres : somme totale, 50,000,000 de piastres. N'admettons pas qu'il faille refaire le pavé une ou deux fois par an; bornons-nous à supposer que cette besogne n'est nécessaire que de cinq en cinq ans : l'administration n'en dépensera pas moins dix millions de piastres par an. Il en est qui portent ces frais annuels au chiffre plus élevé, et à vrai dire, nous ne pensons pas qu'ils exagèrent. A ce compte, la somme qu'on trouve seulement dans une période de 25 ans, n'est-elle pas, en effet, effrayante? Deux cent cinquante millions de piastres parquart de siècle! On peut dire que cela ne se voit nulle part. Lorsqu'on dépense trois fois plus que partout ailleurs pour n'avoir que les rues le plus mal pavées, les plus malpropres, et parfois impraticables, il faut conclure que le système employé est détestable et qu'on ne saurait trop tôt s'empresser de lui en substituer un autre. Dans un prochain numéro, nous indiquerons le système qui devrait attirer l'attention du gouvernement, et nous répéterons en finissant notre article d'aujourd'hui, que, dans bien des cas, rien n'est cher et mauvais comme le bon marché.

On sait que dans le gouvernement-général de Bagdad se trouvent des contrées qui furent jadis célèbres à plus d'un titre, mais surtout par la richesse de leur sol : Babylone, Ninive, Séleucie et Césiphon. Le gouvernement de la réforme ne pouvait manquer de fixer son attention d'une manière particulière sur ce beau pays. Les dernières lettres que nous avons reçues de Bagdad, nous annoncent qu'Abdi pacha, gouverneur-général de ces provinces, qui était allé faire une tournée au sud du pays, a fait construire une digue sur l'Euphrate, à Hindiyé, par le moyen de laquelle on a établi un système d'irrigation tel que les terres de la province toute entière de Hillé et des districts de Nyl et de Mahavyl sont arrosées et rendues à toute leur fertilité.

Ces mêmes lettres nous annoncent encore que le gouverneur-général se dirigeait vers les districts occupés par les Arabes Khosail pour procéder à la réorganisation de ces importantes contrées.

L'administration du sud du gouvernement général de Bagdad étant réglée de la manière la plus heureuse, et par conséquent la plus profitable tout à la fois au gouvernement impérial et aux populations, la Porte vient de nommer Omer Faïz pacha, gouverneur de la province de Kerkouk, afin que la partie nord de Bagdad reçoive à son tour toutes les améliorations dont elle est susceptible. Cette importante mission ne pouvait être confiée à un fonctionnaire plus intelligent et plus zélé qu'Omer Faïz pacha, dont les qualités d'administrateur intègre sont hautement appréciées par le gouvernement impérial; et l'on peut prédire que le nord de ce grand gouvernement n'aura bientôt plus rien à envier au sud.

Le *Courrier d'Athènes* du 8 décembre s'est occupé de notre article du 19 novembre sur les quarantaines de divers états de l'Europe, et nous reconnaissons tout d'abord que son langage est on ne peut pas plus convenable. Les raisons exprimées en bons termes, ne perdent rien de leur valeur, si elles en ont une. C'est sans doute son avis, et c'est aussi le nôtre.

La feuille grecque n'a pas complètement saisi notre pensée. Sans doute nous avons trouvé absurde le régime quarantainaire des états que nous désignions; mais il aurait dû remarquer que, sans approuver celui de la Grèce, nous l'avons pris en quelque sorte pour terme de comparaison, afin de mieux prouver notre thèse. Et nous avons dit :

« S'il est une chose avérée pour les gens raisonnables, c'est que la durée de la quarantaine doit être en sens inverse de la longueur du trajet qu'ont à parcourir les provenances. Si les marchandises viennent de loin, la quarantaine doit être courte; si elles viennent de près, elle doit être longue. »

Ce passage est reproduit par le *Courrier d'Athènes*, et il s'en sert pour prouver que nous avons tort en ce qui concerne le régime de la Grèce.

Qu'avons-nous voulu prouver par les lignes citées? Une chose, à savoir : que puisque la Grèce, qui est l'état le plus rapproché de la Turquie, avait un régime dont la durée est deux fois plus courte que celle du régime des Etats de la péninsule italique, qui en sont beaucoup plus éloignés, les quarantaines de ces derniers sont absurdes. Sur ce point, la Grèce, par rapport aux puissances en question, nous servait de démonstration; et, par cela même, toujours par opposition, nous avons fait plutôt l'éloge que le blâme de son régime. Donc, en cette partie de notre article, il y a eu méprise de la part du *Courrier d'Athènes*.

Il est un autre point de notre article qui sert d'argument au journal grec pour défendre et même louer aussi le régime de son pays, non pas rélativement, mais d'une manière absolue. Il dit : que peut reprocher à ce régime le *Journal de Constantinople*? N'est-il pas le même quant à l'Egypte que celui qui vient d'être établi par la Porte à l'égard de cette province? Le même, pas tout à fait : celui de la Grèce est de huit jours, et celui de Constantinople de cinq. Mais en supposant qu'il fût identique, si le *Courrier d'Athènes* nous a bien lu, il a dû voir que nous n'étions nullement en contradiction avec nous-mêmes. Que voulons-nous, d'après la science et l'expérience? Qu'avec une patente nette, on puisse entrer partout. Ce n'est pas assurément là le régime de la Grèce, et voilà pourquoi, bien que plus modéré que le régime d'autres états, nous l'avons englobé dans les réflexions générales et particulières que nous avons émises dans notre feuille du 19 novembre.

Toutefois nous prenons acte de la thèse du *Courrier d'Athènes* : du moment qu'il justifie le régime de son pays par le régime de la Turquie, cela nous autorise à croire qu'il donnera son approbation à toute modification qui sera faite ultérieurement à ce dernier, et qu'il s'en fera un argument pour engager la Grèce à suivre cet exemple.

Par ordonnance impériale du 18 de ce mois :

Békir pacha, mir-ul-umera, est nommé caïmacam de la province de Denizli;

Omer Faïz pacha est nommé caïmacam de la province de Kerkouk (gouvernement-général de Bagdad).

NOUVELLES DIVERSES.

Dans notre numéro du 29 octobre dernier, nous annoncions, sous la rubrique des *Nouvelles Diverses*, qu'à l'occasion des fêtes du Courban-Baïram, S. M. le Sultan ainsi que S. A. la Sultane-mère s'étaient rendus à Sultan-Bayézid et à Sultan-Ahmed, où ils

FEUILLETON.

LE DERNIER FLORIN.

EPISODE DE LA VIE D'UN JOUEUR.

La physionomie du boulevart des Italiens, à neuf heures du soir, offre à l'observateur une série de remarques presque toujours curieuses ou intéressantes. Ce besoin de s'agiter qui caractérise la population parisienne, comme celle de toutes les grandes villes, attire chaque soir, dans la belle saison, sur ce boulevart en vogue, une foule de promeneurs appartenant à diverses classes bien dignes d'êtres étudiées. Ceux qui ressortent le plus, sans contredit, sont les lions, dandys, fashionables, comme vous voudrez appeler ce qu'on nomma si autrefois raffinés, muscadins, merveilleux, élégans, etc.; puis les joueurs sur la rente qui stationnent devant Tortoni et le passage de l'Opera; enfin, des étrangers, des femmes à la mode, des passans et des oisifs. Ce mélange d'individus de naissance, de conditions et de mœurs si opposées, qui tourbillonnent ainsi sous les feux du gaz, avait, il y a quelques années, pour plusieurs jeunes gens de mon âge et pour moi-même, un attrait particulier.

A cette époque, le *Journal de Paris*, ce doyen des journaux après la *Gazette de France*, fondé en 1777, et que l'auteur de ces lignes avait l'honneur de signer comme gérant, réunissait encore quelques jeunes plumes, pleines de conscience et de sèle, et obéissant toutes à ces illusions charmantes, apanage de tous les débutans qui commencent la littérature, bien convaincus qu'un journal est destiné à dire la vérité, et qu'un journaliste peut être sincère; l'un allait chercher la le sujet d'un *Courrier de Paris*, l'autre y attendait l'heure d'aller corriger ses épreuves, un trois fois n'y cherchait et n'y attendait rien du tout; on causait, on racontait, on médisait, on meutait, on exagérait, enfin on passait le temps.

Surtout on faisait mille commentaires sur les objets sans cesse renouvelés qui, jusqu'à la fin de la soirée, s'offre à vos regards, à peu près comme les figures si variées du kaléidoscope apparaissent à l'œil de l'enfant ébahi. En effet, voyez quelle variété d'aspects et de groupes, de tournures et de visages? — D'abord si vous partez de la rue de la Chaussée-d'Antin, vous rencontrerez peu de promeneurs, vous marchez à l'aise à peu près l'espace de trois cents pas. C'est là du sérieux : les causeurs sérieux, ceux que ne préoccupe pas l'idée de faire admirer la coupe de leur habit et la finesse de leur jonc à pomme d'or ciselé; un peu plus loin, dans les eaux du Café de Paris, la foule s'épaissit; de chaque côté du trottoir, sur une rangée de chaises, trônent des dames mélangées avec d'autres femmes d'une vertu éventée, et des hommes à gants blancs qui fument avec beaucoup d'ostentation. Cette endroit est plus éclairé que le le plus resplendissant. On y parle d'une manière bruyante, on y rit avec fracas. Les gens qui se promènent là et ceux qui occupent les chaises du trottoir sont, à peu d'exceptions près, les mêmes personnes qui se relayent de temps en temps. Tel beau jeune homme, bien connu, ou telle femme d'un luxe fort significatif, passera sa soirée devant le Café de Paris, et n'ira jamais au-delà de Tortoni. Devant le Café de Paris seulement, la lumière est assez vive pour qu'on puisse bien voir et être bien vu; c'est donc là que les *beaux* et les *belles* s'entassent avec fureur, et Dieu sait la cohue que cela produit!

Cette partie du boulevart est fort exploitée par les chanteurs ambulans, par les petits prodiges qui font grincer des violons, et les harpistes en plein air qui vous font bien frissonner les nerfs. Il faut à tous ces malheureux une subvention nécessaire qu'ils prélèvent sur par sou, et inexorable, sur tous les habitués de ces parages. C'est une musique impitoyable comme la rétribution qui la suit. Au Café de Paris, vous commencez à voir les amateurs de glaces; les garçons, la tête frisée et la serviette blanche sous le bras, regardent passer le monde et convoient les mendians qui se hasardent à chasser sur leurs terres. Le garçon de cafe est l'ennemi-né du mendiant, dont les profits lui semblent autant de vols commis à son préjudice. Encore quelques pas, et vous voilà chez Tortoni; là, vous rencontrerez une foule encore plus serrée, vous n'avancez qu'à pas lents : le marchand de journaux qui stationne à l'angle de la rue Taitbout, crie sa marchandise à vos oreilles, et, tout autour de vous, c'est un bourdonnement incessant, un murmure analogue à celui qui monte vers les voûtes de la Bourse vers trois heures de l'après-midi. En effet, vous êtes là au milieu des spéculateurs sur les rentes, sur les chemins de fer, etc., vous donnez en plein dans le jeu; auprès de vous, il y a des cœurs qu'inonde la joie, d'autres qui se serrent douloureusement; la chance ne peut être bonne pour tous, et la nouvelle du journal du soir, heureuse pour les uns, doit nécessairement être funeste pour les autres.

Quelques voitures découvertes bordent les trottoirs; elles attendent des femmes charmantes qui soit disant telles, quelques actrices à la mode, le noyau de ce qu'on est convenu d'appeler, dans les Courriers de Paris et les feuilletons dramatiques, l'*élite de la société parisienne*.— Laissez-vous pousser par la foule encore un peu, vous quitter le jeu, vous voilà sur un trottoir moins fréquenté; ici, vous marchez un peu plus librement, et vous respirez; mais vous n'avez pas long-temps vos coudées franches et vous retombez de Charybde en Scylla.

Enfin, vous voilà devant le passage de l'Opéra, la foule est plus variée, vous êtes avec tout le monde; vous retrouvez les chasseurs de carrefours, et vous apercevez le provincial, tout frais arrivé, surpris de tout ce mouvement; le jeune débauché qu'exploitent les usuriers et qu'attendent les gardes du commerce, passe rapidement, se rendant à une dernière orgie; l'honnête bourgeois qui a promis des glaces depuis huit jours à sa femme et sa fille, revient tout satisfait de l'innocent bonheur qu'il leur a donné. La promenade continue ainsi jusqu'à onze heures; alors le gaz commence à s'éteindre et les boutiques vont se fermer. Le vide se fait dans cet espace tout-à-l'heure si rempli; la foule s'éclaircit, il ne s'élève plus dans l'air un seul son criard de toutes ces voix de mendians qui ont chanté faux dans la soirée, plus une seule imprécation de ces joueurs ruinés qui peut-être, maintenant, chargent un pistolet; plus un éclat de rire de ces marquis de lansquenet qui se promènent avec fracas au bras de quelques jeunes hommes de dix-huit ans. La solitude du boulevart des Italiens, à minuit, est toujours pleine de tristesse, comme l'aspect d'une salle de bal quand le matin en a chassé les derniers danseurs.

Un samedi, vers onze heures, nous étions assis devant le Café de Paris, tournant le dos à la chaussée, près de la lanterne du marchand de journaux. Tout-à-coup, Charles B..., l'un des nôtres, pousse un cri.

— Ah! c'est lui! c'est lui-même! dit-il en se levant.

Nous le retenons à grand'peine, et mille questions se croisent à l'instant :

— Qui, lui?— Qu'est-ce que c'est? — Où est-il?

— Ah! mes amis, quel joueur! un drôle d'homme vraiment!

Et il nous montrait un individu assez pauvrement vêtu, un de ces types dont Grandville, H. Monnier et Travies nous ont donné tant de curieux spécimens.

Nous eûmes tout le temps de considérer cet original qui marchait lentement les mains dans ses poches, la tête basse, et nous représentait assez bien un de ces fous savans absorbés dans la recherche d'un problème impossible de métaphysique transcendante.

Je ne sais pourquoi, mais un milieu des manifestations d'une curiosité presque vulgaire, excitée par la vue de cet homme dans le groupe de nos amis, j'avais senti mon cœur se serrer; il me semblait qu'il y avait là, non pas une comédie, non pas un objet de plaisanteries grossières, mais un drame saisissant, un sujet de réflexions sérieuses et tristes. Je ne me trompais pas.

— L'histoire! l'histoire! s'écrièrent-ils à l'instant, avec la même impatience que met souvent le public à crier *la toile!* au théâtre. — Charles B... ne nous fit pas attendre.

Il se recueillit un instant, nous avions rapproché nos chaises; il commença :

— C'était en 1837, aux eaux de Bâde; vous connaissez, mes amis amis, ces villes de jeux où se réunit chaque année une société fort mêlée, des Français, des Russes, des Anglais, un abrégé des populations du globe; grands seigneurs, militaires, diplomates, hommes de finances, désœuvrés, curieux et joueurs de profession; vous savez les habitudes de tous ces braves gens que l'ennui ou la cupidité attire dans ces innocentes réunions; c'est là que le *grec*, quelquefois *brûlé*, pour me servir des termes d'un dictionnaire spécial, va courir les chances de la *veine* et de la *déveine*, et *plumer* les malheureux *pigeons* qui lui tomberont sous la main; *le trente et quarante*, la *roulette*, se partagent le temps des duperies et des dupés, conjointement avec tous ces jeux de hasard où les cartes *biseautées* font tant de succès; *faire sauter la coupe*, *piquer les cartes*, *faire le pont*, *faire des paires*, telles sont les principales évolutions auxquelles se livrent ces aimables messieurs, par qui les compères et les siqueurs télégraphiques sont d'ailleurs si utilement employés.

Voir des joueurs et des fripons, n'était pas là précisément ce qui m'amusait, je connaissais les uns et ne me souciais guère de fréquenter les autres. Vous savez, du reste, que la charmante petite nature de S... était bien pour quelque chose dans le fait de mon voyage et de mon séjour aux eaux. Aussi, après avoir visité le château, admiré ses tableaux, les belles gravures et tout ce qu'il renferme; après avoir fait le pèlerinage de rigueur à l'église du chapitre et aux tombeaux des ducs, et examiné les six retables peints d'après les dessins de Guido Reni, j'en tout le loisir de rêver à mes amours. Aussi bien, madame de S..., elle-même, avait tout vu, et commençait à préférer la vie des salons aux promenades sur les bords de l'Oëlbach, à toutes ces vues délicieuses, ces panoramas charmans décrits par l'auteur d'un *Eté à Bade*. A cette époque, les visiteurs nombreux que la mode et l'usage attirent dans cette ville de bains où les malades sont toujours en minorité, ne possédaient pas encore toutes les merveilles, dont M. Bénazet les a depuis gratifiés : La *Trinkhalle* ou maison de bains, la galerie des fleurs, la Maison de conversation avec ses grands et ses petits salons, n'existaient pas; mannoions, on se contentait très bien de *la Cour de Bade*, un bel édifice avec portiques, de la salle de conversation et de la salle à manger, remplacée maintenant par la *Restauration*, nom emprunté au langage choisi du lieu qui appelle ainsi le restaurant.

Un soir, boudant madame de S...., et me promenant tout seul dans les salons, je m'étais arrêté près de la roulette; c'était vers minuit, le jeu allait devenir intéressant. Un groupe de joueurs et de curieux suivait avec anxiété toutes les phases d'une lutte engagée contre le hasard par un tout jeune homme, frais et blond, à la moustache frisée, à la tournure militaire. Cet adolescent, dont la beauté et l'air de candeur m'avaient frappé tout d'abord, était, comme je l'après plus tard, le fils unique d'un conseiller aulique à la cour de Vienne, le comte de F..., et déjà officier au service de l'Autriche. Figurez-vous Chérubin, pour l'âge, la tournure et la grâce pleine d'espièglerie; Chérubin, qui porte pour la première fois ses épaulettes et son uniforme. La chance avait d'abord favorisé le jeune homme; mais en ce moment, la *veine* avait disparu, la *déveine* arrivait, et après avoir gagné trente mille florins, mon adolescent venait de les perdre avec vingt mille autres, aussi était-il d'autant plus acharné.

Ce n'était pas là cependant ce qui excitait ma curiosité; de l'autre côté de la table de jeu, juste en face de l'adolescent, se tenait un homme au visage pâle et amaigri, vêtu avec une sorte de négligence; ses yeux, quoique enfoncés dans leurs orbites, et cachés par d'épais sourcils, lançaient comme des éclairs en se fixant, avec une ténacité étrange sur le tapis vert où se mouvait l'aiguille de cuivre dans son cercle fatal. Cet homme semblait pouvoir une idée fixe; tout entier au jeu,